

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
 GNAFRON. . . Caissier.
 MADEON. . . Gargon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ebêtant et désopilant;
 très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires.

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
 Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
 GLAQUE-POSSE. . . id.
 JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâtons ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Les rigueurs dont notre imprimeur est actuellement l'objet, nous font prendre la détermination de suspendre la série des *Portraits de familles* et d'y substituer des articles qui trouveront grâce, — nous l'espérons du moins, — devant toutes les susceptibilités.

C'est le cas où jamais de nous rappeler que la *prudence est la mère de la sûreté.*

SOIXANTIÈME

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, je leur z'y ai tiré un plan à ceux de la Préféture pour ça q'uest de chapotement que je fiche à toutes les charipes que harbottent dans la boutasse de la ganacherie.

L'autre jour j'ai reluqué de tapées de gones que s'escanniont par la ville avé de fusils et de grandes gibernes.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

MANUELS DE GUIGNOL

Le Parfait Canut.

Le jeune homme qui se destine à la noble profession de canut, doit se tâter pour savoir au juste s'il possède la vocation.

La vocation consiste en ceci :

LA VOCATION DU PARFAIT CANUT.

Posséder un bon estomac capable de bien manger quand l'ouvrage marche bien, et de se passer de nourriture quand l'ouvrage marche mal. Avoir de la patience à revendre, pour ne pas répondre lorsque le fabricant vous fiche des sottises, pour ne pas empogner sa cheville lorsque le commis de ronde vous dit des bêtises, pour ne pas jeter le métier au diable quand la soie ne vaut rien.

Savoir nager, lire et écrire. Se bien convaincre qu'on ne deviendra jamais trop riche, et aussitôt arrivé à septante ans, se faire inscrire à la Charité.

Une fois bien sûr de sa vocation, l'heureux mortel qui se décide à se faire canut n'aura plus qu'à chercher un maître d'apprentissage et à commencer ses premiers

— Souffre vote respeque, M'sieu, que je dis à un bargeois qu'arregardait lui aussi, què que c'est donc que tous ces fourachaux? c'est-y de sordats?
 — Non, ce sont des chasseurs qui partent pour l'ouverture de la chasse.

— C'est donc pour ça qu'y z'ont de fusils; je croyais que c'était défendu d'en porter.

— Oui; mais on accorde des permis.

— Où donc ça, M'sieu.

— A la Préfecture.

Ah! nom d'un rat! c'était justement me n'affaire. Je m'en vas à l'Hôtel-de-Ville, dans une chambre ousque n'y avait de momes que se donniont d'air de griffarder dans de paperasses. Je leur z'y tire de genouflessions de politesse; mais y fesiont quasiment pas semblant de savoir que j'étais là, et je me brandigolais tantôt sus une patte tantôt sus l'autre comme une grande bugne, enfin à seurce de remuer mes grolles, n'y en a un que lève le museau :

— Que demandez-vous ?

— M'sieu, si c'était un effet de vote bonté que je voudrais bien un papier pour aller à la chasse.

— C'est bien. Comment vous appelez-vous ?

— Just-Ignace-Bernabé-Polycarpe-Benoist-Claude-Philibert-Jean-Baptiste Guignol.

— Comment ?

— Just-Ignace....

— Assez, assez.

— Mais, M'sieu, y sont tous sus mon baptistère.

pas dans cette carrière, qui façonne plus d'honnêtes gens que de millionnaires.

LES PREMIÈRES ANNÉES DU PARFAIT CANUT.

Pendant les premières années de son noble métier, le parfait canut doit s'attendre à recevoir plus de coups de souliers que de compliments, et plus de calottes que d'argent comptant; il faut qu'il comprenne bien qu'il n'est qu'un attrape-science, et que comme tel il doit travailler tout le jour pour le compte de son patron.

C'est dans ce temps-là que le parfait canut doit employer ses moments de loisir à se rendre passé maître aux billes, au quinet, aux boules, à la marelle, et généralement à toutes les distractions de ce genre qui peuvent lui former l'esprit et le cœur.

Après deux ou trois ans de ces exercices, il se fait délivrer un livret à sa mairie, et le voilà reçu compagnon.

LES OCCUPATIONS DU PARFAIT CANUT.

Il doit se lever chaque matin à la piquette du jour en été, le plus tôt possible en hiver et courir chez son patron. Là il se mettra au travail avec ardeur, en grognant contre sa chaîne qui ne vaut rien, contre le fabricant qui ne paye pas assez, et contre sa voisine la compagnonne qui ne répond pas à ses avances.

A huit heures, il mangera sa soupe, et puis recommencera à grogner en passant la navette. A deux heures, il dinera, ira faire un tour et se reprendra ensuite de plus belle à s'escrimer sur l'instrument de feu Jacquard. Le soir encore une soupe, et puis le lit.

Ainsi de suite, tous les jours que Dieu fait, et quand l'ouvrage donne; dans le cas contraire, on supprime une première soupe, puis une seconde soupe, ensuite la moitié du diner; et le pauvre compagnon s'en ira porter

— Votre profession ?
 — Ouvrier taffetaquier quand n'y a d'ouvrage.
 — Où demeurez-vous ?

Hein? était-y curieux, le gone, z'enfants. Attends, vieux, que je me dis, plus souvent que je m'en vas te dire ousque je niche pour que t'envoye de particuyers que me cogèront de z'impunitions véscatoires et que me feront payer les attributions indiscretès.

— M'sieu, que je l'y dis avé mon air boime, je demeure chez le p'pa qu'Embaume, aux Bretteaux, ousque je sis pour faire les commissions.

— Vous y couchez ?

— Oh! non, M'sieu.

— Où donc alors ?

— Sus unè suspente, M'sieu.

— Mais où ?

— Au cintième, M'sieu.

— Mais enfin dans quelle maison, dans quelle rue, à quel numéro ?

— En rue Pisse-Truie, M'sieu.

— Qu'est-ce que vous dites là; je ne connais pas ce nom.

— Oh! si, M'sieu, que ça s'appelle maintenant rue Saint-Pierre-le-Vieux.

— Mais on a démoli, là.

— Et que nous y avons toujours resté...

— On a démoli, j'en suis sûr...

— Pace que nous étions tous venus au monde sus c'te paroisse...

— Mais ce quartier n'existe plus, vous dis-je...

son pauvre trousseau pièce par pièce au Mont-de-Misère.

LES DISTRACTIONS DU PARFAIT CANUT.

Le dimanche, le parfait canut qui a quelque argent se réunira à ses amis et à ses amies, il mettra un gigot à l'ail dans un mouchoir de poche, un morceau de gruyère dans sa poche, un pain sous son bras, et il partira joyeux pour manger ses provisions dans quelque prairie des environs, à proximité d'un cabaret; on dansera, on chantera, et le soir notre homme reviendra un peu gai mais bon enfant, et tenant dans sa dextre une branche d'arbre qui lui servira de canne.

Quand le parfait canut n'aura pas d'argent, il s'en ira pêcher à la ligne ou bien chauffer ses puces au soleil de la montée Rey.

COMMENT LE PARFAIT CANUT SE MARIE.

Quand il n'épouse pas la compagnonne sa voisine, le parfait canut cherche si quelqu'un des chefs d'ateliers où il a travaillé n'a pas une fille, et si cette fille a quelques sous qui permettent à notre homme de s'établir, il l'épousera et se mettra à faire de petits parfaits canuts.

Ils vivront tranquilles, travailleront sans cesse, heureux quand ils pourront aller aux troisièmes du Grand-Théâtre entendre un opéra, (car le parfait canut adore la musique), et vieillissant ensemble devront se trouver satisfaits si les destins propices leurs permettent d'éviter l'hôpital dans leurs maladies, et la carriole de Caraby après leur mort.

Tel est le parfait canut!

CLAQUE-POSSE.

— Même que la Saône n'y est venue dans la grande z'inondation de 1840 jusqu'au parmier étage...

— Il ne reste pas une seule maison...

— Et aussi dans la cave que n'y est resté de poissons de quoi faire de fritures pendant tout le carême...

— Encore une fois, je vous dis que c'est démolis, et vous ne pouvez pas y demeurer maintenant.

— Ah! maintenant...

— Et oui, maintenant.

— Ah! j'ai ben cherché longtemps; les loyers sont si chers, et pis...

— Tout cela ne me regarde pas, avez-vous un domicile légal?

— Oh! y me sont ben tous égaux, pourvu que n'y oye pas trop de cafards et de bardannes.

— Vous m'impatientez à la fin, voulez-vous me dire votre adresse, oui ou non?

Certes, z'enfants, y se fâchait pour de bon, le particuyer, n'y a pas eu à tâtillonner, n'y a fallu lui z'y dire. Après ça y s'est mis à me défigurer d'en haut z'en bas.

— Pourquoi donc que vous m'arregardez come ça, Msieu?

— Je prends votre signalement: cheveux châtains, yeux bruns, nez petit, bouche grande, visage ovale... signes particuliers, néant.

— Ah! par exemple, et mon sarsifis.

— C'est inutile.

— A présent, M'sieu, je peux chasser avé ça.

— Parfaitement.

— Ça va bien.

Vous comprenez ben ma machinance, les gones. Pisque j'ai z'un permis pour chasser, moi pas patet, je m'en vais pas rien aller traîner les groles à St-Denis-de-Bron, à la Pape ou à Mornant pour tuer de lapins ou de merles.

Je reste en ville, pardienne; n'y a ben plus de gibiers qu'en campagne et plus gros. C'te fois je risque plus ren, j'ai mon passeport, et je m'en vas faire une raffe soignée sur toutes les têtes que vous délavorent; ayez pas peur, j'en ferai une fricassée que n'y en restera que le poil.

Maintenant gare les serins, les cocottes, les butors et les cafards que se bambanneront par la ville je vous les démolis sans miséricorde, je casse le ventre à tous ceusses que trimbaleront leurs planuses par la villes. Et que n'y aura pas mèche, c'te fois, que les gardes-champêtres me fichent de procès à travers les guibolles pour me faire tomber à bouchon je leur z'y cogne mon papier sus la margoulette ça les fera ben taire.

Hein! z'enfants, c'est ça qu'esse manigancé; ah! nom d'un rat, faut ben être le plus malin quand on n'esse pas le plus fort.

Là, je vous en débobine pas plus pour c'te fois: faut pas trop japiller ça faroucherait le gibier et y me filerait devant le picou.

GUIGNOL.

UN PEU DE TOUT

Les gens à qui les gredins ne sont pas indifférents peuvent aujourd'hui donner cours à leurs sympathies dans des proportions peu communes.

Depuis quelques semaines, en effet, les journaux à un sou luttent à qui en donnera une collection plus variée en pâture à leurs lecteurs, et, sous ce rapport, on ne saurait nier que la presse, — cette puissance, — a fait de grands progrès.

Autrefois, les abonnés se contentaient des assassinats et des empoisonnements qui venaient entre temps émail-

ler les faits divers. Puis, l'appétit des amateurs croissant en raison directe de la civilisation, on exhuma de nos bagnes quelques célébrités, ensuite des romanciers trouvèrent dans leur imagination des types de scélérats qui dépassaient de plusieurs longueurs de chaîne les habitués de nos cours d'assises; ils surent, par des combinaisons savantes, allier chez leur héros les plus grands vices aux plus grandes vertus: tel forçat qui assassinait les passants dans un carrefour, rapportait une demi-douzaine d'enfants à une mère éplorée, ou remettait au bureau de bienfaisance l'argent gagné par lui dans un commerce que les traités internationaux ne couvrent pas de leur protection.

Cela fit fureur, et les romanciers en question se livrèrent à l'art d'élever les assassins avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils en tiraient d'excellents profits, et que leurs brigands constituaient pour eux une source de revenus des plus abondante. C'est évidemment l'idée qui a présidé à la création de Rocambole, dont le succès doit faire frémir d'aise les mânes du chevalier Bayard, aïeul du vicomte Ponson du Terrail. — Aussi, quoique ce Rocambole ait déjà fait un usage de pauvre, comprend-on sans peine que son père se résigne difficilement à le laisser mourir et à éventrer ainsi sa poule aux œufs d'or.

De là le *dernier mot* de Rocambole qui est destiné à durer pendant une centaine de feuilletons.

A la place de M. Ponson du Terrail j'aurais mieux fait, et j'aurais emprunté une idée ingénieuse à un directeur des théâtres de Lyon dont le nom ne me revient pas.

Ce directeur avait engagé M. Laferrière pour quelques représentations; lorsqu'elles touchèrent à leur fin, on vit un beau matin s'étaler sur les murs une affiche ainsi conçue:

Aujourd'hui. . . .

ANTÉPÉNUITIÈME DE M. LAFERRIÈRE.

Cette annonce ne laissa pas que d'intriguer une certaine quantité de gens à qui des études classiques insuffisantes ne permettaient pas de comprendre la signification de ce mot bizarre, et ils s'empressèrent d'aller, le soir, faire queue au guichet du théâtre, très-curieux de voir l'*antépénuitième* de M. Laferrière.

On joua le *Médecin des Enfants* ou quelque chose d'approchant, et beaucoup de spectateurs se retirèrent fort déçus en disant:

— Ah ça, pourquoi diable ce farceur de Laferrière ne nous a-t-il pas fait voir son *antépénuitième* qu'on avait annoncée?

Ce ne fut que le lendemain qu'un bachelier es-lettres leur apprit qu'*antépénuitième* de M. Laferrière voulait dire en français vulgaire:

Avant-dernière représentation de M. Laferrière.

Hé bien! je crois que M. Ponson du Terrail aurait fait une bonne affaire en publiant un roman intitulé:

L'*Antépénuitième* (sous entendu mot) de Rocambole.

Cette combinaison aurait présenté le double avantage de montrer que l'auteur avait de la littérature, ce qu'on lui conteste avec opiniâtreté, — et de permettre à Rocambole de dire un dernier mot après l'avant-dernier.

Si l'on considère que ces mots sont payés beaucoup plus cher que ceux du télégraphe transatlantique, — on reconnaîtra que l'idée que je mets au jour n'est pas absolument sotté.

M. Millaud, dont le *Petit Journal* avait jusqu'à ce jour tenu la corde, au point de vue du tirage, — s'est ému de voir son forçat passer dans le camp ennemi, et ne trouvant pas dans la vieille Europe de canaille assez réussie (Dieu sait cependant s'il en manque), il lui est venu à l'esprit de faire revivre l'histoire des étrangleurs de l'Inde, en pensant que la prescription trentenaire pourrait en faire une nouveauté.

Je me représente assez bien M. Millaud sur le devant d'une baraque, criant à son concurrent:

— Ah! tu as cru trouver la fine fleur des gredins dans Rocambole; mais j'ai découvert mieux que ça, et ton héros n'est qu'un gamin auprès de mon Feringhea; il a pour compagnons tout au plus cinq ou six forçats,

tandis que Feringhea fait marcher sous sa bannière, tu sais sa bannière à tête de mort, — trois mille, tu entends bien, — trois mille deux cent soixante-cinq assassins!!

Que le public juge!

Tout cela est comique et prête à rire, moins peut-être que les gens qui, la face voilée, accusent ces marchands de crimes à un sou — de dépraver le goût littéraire et de corrompre les masses.

Ces Messieurs n'ont pas de si noirs projets en tête, et leur unique but est de gagner le plus d'argent possible dans leur métier, en servant de leur mieux les instincts du public. — Il est clair que le jour où ils verront le goût des lecteurs se tourner vers les choses pures, les actes d'héroïsme et les vertus domestiques, ils s'empresseront de publier la *Cuisinière bourgeoise* ou l'*Histoire des onze mille Vierges de Cologne*.

VILHEM GIRL.

DE BUT EN BLANC.

Certains Journalistes.

Connaissez-vous au monde rien de plus ridicule et de plus méprisable que ces hommes auxquels l'esprit et l'intelligence ont été départis, et qui ne se servent de ces dons que pour égarer l'opinion, flatter les passions, corrompre le bon sens public, outrager la vraie justice, et vilipender la vérité.

A les entendre pérorer, on les croirait dans le secret de toutes les cours; ils jugent les hommes et les choses, donnent un bon point à celui-ci, un pensum à celui-là; font d'un homme de génie un sot, d'un coureur d'aventures un homme d'État, d'un homme d'État un enfant, et ce qui est pis d'un imbécile un personnage; brouillent, embrouillent les affaires publiques, agitent une masse de questions et n'en résolvent aucune; aigrissent tout ce qu'ils touchent, conseillent à tort et à travers, et bavardent la plupart du temps sans savoir ce qu'ils disent.

Juchés sur une colonne de leur journal, ces aventuriers intellectuels haranguent les passions mauvaises de la foule, bavent sur les gloires, soufflent les lumières et tâchent de faire autour d'eux, la nuit, le néant, le chaos.

Pour certains de ces hommes, le journal n'est qu'une boutique où il faut avant tout servir l'abonné, vendre des paroles de la couleur dont il les veut, et trafiquer sans vergogne dans le sens de l'enseigne.

Pour d'autres, c'est une porte ouverte sur un horizon chatoyant de passementeries mirifiques; un moyen pour se mettre en lumière, un échelon pour grimper aux hauteurs.

Ceux qui travaillent dans les premiers, ont les grâces boutiquières des commerçants, le sourire sur les lèvres, le chapeau à la main. Insolents lorsqu'ils n'ont rien à craindre, vous les voyez devenir serviles lorsque leur intérêt est en jeu; aucune pensée généreuse ne fera battre leur cœur, si préalablement l'abonné ne l'a permis.

Les employés des seconds ont eu des convictions, ils les ont trahies; une conscience, ils l'ont fait taire; ils épient un souffle pour souffler, un signe pour parler, un froncement de sourcils pour ne rien dire; plats valets, ils rampent, balayant la terre de leur langue, les yeux fixés sur un seul point, la main tendue et toujours prête à recevoir la monnaie neuve d'un nouveau venu; car ils n'ont qu'un but, celui d'arriver lestement à une position, pour se venger du supplice que leur impose leur propre abjection.

Sans cœur, sans pitié, sans justice, ils sont toujours prêts à faire à leurs adversaires honneur de l'infamie qu'ils viennent de commettre; où bien à se jeter sur quelque proie facile, quelque cadavre oublié dans un coin, quelque vieil homme qui a servi son pays dans la mesure de ses forces, et qui ne voudrait qu'un peu de paix autour de son agonie.

Au lieu de montrer les grands hommes dans leurs vertus, dans l'éclat de leur courage ou de leur génie, ils les dépeignent dans leurs vices, dans leurs travers, dans leurs petites faiblesses; au lieu de les montrer aux prises avec les difficultés d'une situation, en butte à la calomnie, ils les accablent de leurs sarcasmes sans se demander ce qu'ils eussent fait à leur place.

Ils ont un horrible venin composé d'espérances trompées, de talents avortés, de succès manqués, de prétentions blessées, qu'ils versent à flots sur ceux qui ne

sont pas de leur bord ou qui sont restés fidèles à quelque chose.

Eux, ils n'ont qu'un Dieu, leur ambition; qu'une ambition, la calomnie; qu'une crainte, celle de déplaire au maître. *Chattertons* sans autres passions que leur lâcheté, ce sont ceux-là qu'il faut craindre; car c'est ce fumier qui sera un jour germer le despotisme.

Ah! ce serait une histoire honteuse, mais à coup sûr pleine d'enseignement, que l'histoire de ces vampires du journalisme; mais qui voudrait et qui oserait la faire? quel bénédictin voudrait passer sa vie à mettre en ordre, à colliger les papiers publics d'un siècle? qui oserait glaner à côté de ces grandeurs, les bassesses et les infortunes de la Presse; la montrer tour à tour généreuse ou lâche, juste ou inique, reconnaissante ou ingrate, honnête ou prostituée suivant les temps; ressuscitant ou tuant les idées et les systèmes, donnant aux hommes la vie ou la mort, la liberté ou le césarisme suivant les circonstances?

PARNON-CANNE-A-TORDRE.

GODARD FOR EVER!

Tout était prêt, excepté Godard!... tous attendaient et Godard aussi attendait... la recette.

Peut-être, se souvenant des palissades rompues par la foule qu'il avait bernée à Paris, au Champ-de-Mars, avait-il un vague pressentiment.

J'aurais parié la vertu d'une fille de brasserie contre la cendre d'un cigare, que je suivrais l'aéronaute sans appendice élévateur, sans sous-pieds et même sans bretelles.

La foule était venue là pour voir partir Godard; quand elle a vu qu'il partait sans lui dire: « Je reviendrai, » elle a enfoncé factionnaires, palissades et sergents-de-ville.

Que réclamait-elle? on lui avait déjà servi pour son argent un plat de trapèzes, qui lui ont fait l'effet d'une *balançoire*; elle réclamait le voyage dans la lune.

L'Aigle qui n'a pu se résoudre encore à quitter la terre pour aller planer dans l'immensité, penchait tristement vers le sol sa soupape dénudée comme un mendiant sa tête que la misère a rendue chauve.

Au lieu d'une ascension nous avons eu une descente... des piquets et des banquettes, et Godard a pris pour parachute le casque d'un lancier.

Mais sous la peau du lion percent toujours, vous savez... — Sous le casque du lancier passaient les cheveux de Godard; — il avait oublié de recourir à l'office de Figaro.

C'est ce qui explique la terreur du cocher qui a vu sa voiture envahie, escaladée, prise d'assaut, aux cris de: « A bas Godard! » Depuis cet instant mémorable, ce malheureux automédon a perdu la raison. On l'aperçoit la nuit errer dans les gouttières en fredonnant ce refrain d'une chanson popularisée par Joseph Kelm:

Tu l'as voulu, ne te plains pas!
Tire-toi, tire-toi, tire lan laire,
Tu l'as voulu, ne te plains pas,
Tire-toi de là comme tu pourras!

On l'en a tiré comme on a pu...l'aéronaute. N'ayant pas pris son vol il a dû prendre la course, et au lieu de se sauver à travers les airs, il s'est sauvé à travers champs et à travers lanciers.

O Godard! tu dois une fameuse chandelle à ceux qui ont nivelé le Grand-Camp pour n'y avoir pas laissé une pierre; nous aurions eu probablement du supplice de St. Etienne une deuxième édition, revue, considérablement augmentée... de cailloux et corrigée... par le tribunal correctionnel.

Il est regrettable que l'impatience des spectateurs se soit traduite par des voies de fait, et que dans la bagarre il y ait eu mort d'hommes.

Le peuple est un grand enfant; il lui faut: *panem et circenses*, du pain et des montgolfières. Quelquefois il laisse le pain pour le spectacle. Insondable profondeur de caractère! quand on lui enlève le pain, il chante et jeûne en attendant des jours meilleurs; mais si on lui retire une miette de spectacle, il crie et trépigne en enfant terrible, et, au besoin, casse les vitres.

En attendant il boit de la bière, culotte des pipes et donne la jaunisse à Godard qui ne trouve rien de mieux, pour échapper à sa fureur, que de se réfugier dans les casernes de la Part-Dieu, lui et sa montgolfière.

Que sont devenues les bottes de paille?

La montgolfière avec ses 14.000 mètres cubes de volume n'a pas eu besoin de crever pour se réduire en fumée, et Godard de monter bien haut pour prendre de l'air.

Que ta déconfiture, tes trapèzes, ton ballon, tes bottes de paille, ton casque de lancier et ta renommée te soient légères, ô Godard! et que les recettes soient lourdes!

MÉNIPPE.

NOTA. — L'Aigle est, dit-on, dans le manège de la Part-Dieu: on lui remet les quelques plumes qui lui manquent, et sous peu il s'élèvera vainqueur du milieu de la cour de cette caserne, et tous alors pourront *gratis* contempler et admirer son envergure. *Godard l'a dit.*

Vieilles ficelles littéraires et rengaines dramatiques

Pour un regard de toi!

Ceci est du haut lyrisme. — Cette rengaine est toujours en chassée dans des rimes riches et sonores—dans lesquelles les poètes se livrent aux divagations les plus insensées, — aux suppositions les plus follement chimériques, — s'emparent de royaumes, d'éléments et de planètes — qu'ils offrent à leurs belles en échange d'un « regard » ou d'un baiser.

Il est à remarquer que les amoureux qui pratiquent ce poétique genre de déclaration ne possèdent ordinairement pas un traitre centime.

Si les palais enchantés, — les royautes chimériques dont ils font allusion dans leurs sonnets, devenaient pour eux des réalités, — ces Pétrarques au petit-pied se garderaient bien de les offrir à leur Laure.

Il faut se défier de ces prodigalités peu coûteuses dont font parade, en vers alexandrins, ces poètes-harpagons qui n'enrichissent jamais que leurs rimes.

J'en ai connu un qui écrivait à sa maîtresse avant qu'elle ne le fût:

Si j'étais sultan

Pour un baiser de tes lèvres de corail
Je donnerais mes mosquées, mon sérail.

Et qui, le soir de sa fête, lui faisait présent d'un de ces articles à trois, soixante-et-quinze que vendent les caboulots sur les places publiques.

Si j'avais la voix et le tambour de basque de Chameralat, je m'écrierais en guise de commentaire à cette ladrerie en agitant frénétiquement ledit tambour: « Horrible! très-horrible! » mais je crois que le fait a assez d'éloquence par lui-même pour faire tomber les illusions les plus naïves, comme des fruits trop mûrs. (Qu'on me passe cette comparaison d'un réalisme champfleuri.)

IV.

Une chaumière et ton cœur!

Antique! antique! ce suave cri du cœur! — Son origine, ainsi que celle d'une infinité de choses du monde et de femmes du demi-monde, se perd dans la nuit des temps. — Il n'est pas un collégien en vacances qui n'ait lancé cette romanesque exclamation à la tête de la femme de chambre ou de la blanchisseuse de madame sa mère.

Il est bien peu de romanciers qui n'aient le remords d'avoir introduit cette rengaine dans la bouche d'un « Arthur » aux pieds d'une « Léocadie. » — Aujourd'hui les journalistes de la petite presse, Vandales pour qui rien n'est sacré, ont tué cette *scie* poétique. — Que les gens donc qui croient à la possibilité d'une « chaumière enfouie dans la verdure » où l'on peut

« Marcher à deux, sur les fleurs et la mousse »

que ces gens reconnaissent leur erreur, et se frappent le gousset avec componction. — Tout ce que notre belle France peut offrir en fait de chaumière, — ce sont les belles villas agglomérées à Vichy, à Dieppe et à Trouville. — avec cette différence qu'au lieu d'y rêver d'amour et d'y vivre de laitage, — les dames qui les habitent les transforment en autels où elles sacrifient à la *Mode*. — Ces velléités de villégiature qu'elles manifestent au mois de juillet, ne sont que des prétextes pour exhiber dans les villes d'eaux, où elles émigrent, les plus fantasques et les plus extravagantes toilettes, — les chapeaux *Veni-Vidi-Vichy*, — chapeaux à la *Tortue*, — chapeaux *Vergiss-mein-nicht*, etc. — On voit qu'il y a une masse d'infortunés qui ne peuvent se payer une chaumière dans ces conditions-là.

C'est peut-être frappé de cette idée, — qu'un intelligent parisien a fondé la *Chaumière*, cet asile champêtre, où les étudiants vont louer les cœurs en vacances, qui y abondent. — Par exemple, — les amours qu'abrite ce toit hospitalier ne sont guère plus platoniques que les amoureux n'y sont spiritualistes. — Et ceux des lecteurs de *Guignol* qui connaissent la façon dont ces dames, de notre Closerie, entendent la chorégraphie, peuvent se faire une idée des bals de la Chaumière.

Mais avant de terminer — versons un pleur sur cette vieille scie caduque et tremblottante, — que la meute des vaudevillistes poursuit de ses quolibets et de ses irrévérencieuses parodies.

Adieu donc, douce et poétique « chaumière » dors en paix sous les poudreux bouquins du quai de l'Hôpital, — tu as bien et noblement servi la littérature. — Que la littérature te soit légère! — Amen!

Cécile CHOPINARD.

PRETIT

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

C

Coq. — On ignore encore et on ignorera probablement toujours, si c'est la poule qui a fait l'œuf, ou bien l'œuf qui a fait la poule; en revanche nous savons tous depuis longtemps que c'est le charbon qui a fait le coke.

Il existe cinq espèces très différentes de coqs; leur classification a été établie par les naturalistes d'après l'ordre des cinq voyelles de l'alphabet; nous avons donc — le coq-A, — le coq-E, — le coq-I, le coq-O et le coq-U, examinons-les tour-à-tour.

Coq-A. Coq en pâte; attribut du parfait bonheur. — Exemple: — on dit d'un invalide qui a deux jambes de bois: — il est heureux comme un coq sans pattes.

Coq-E. Coq du village; — jeune dindonneau, dont raffolent, à cause de sa force et de sa vigueur, les poulettes en sabots. — Exemple: — Hercule fut jadis le coq de la crèche.

Coq-I. Coq de mer, vulgairement appelé, Maître-coq.
Coq-O. Coq de clocher, coq haut perché, si haut qu'on ne peut le regarder sans en avoir la chair de poule.

Coq-U. *Paul de Koch*, — qu'il ne faut pas confondre avec *Cook, des pôles*; — célèbre capitaine dont tout le monde a lu les récits maritimes.

Coquettes. — Intéressantes chrysalides qui se transforment généralement en cocottes ou en épouses adultères.

Coucous. — Nom donné à une innombrable famille composée:

« De ces maris qu'aucun ne injure n'épouvante. »

Courriériste. — Forçat-de-lettres, — de l'ordre des Journalistes, — famille des sérieux, — tribu des quotidiens.

Ixions de la politique et sisyphe de la polémique, les courriéristes sont condamnés à tourner éternellement la roue de la Rengaine, et à rouler le rocher de la Routine.

Axiome. Faire le courrier — que ce soit dans un journal, ou bien entre Lyon et Tarare, — c'est toujours un métier de cheval.

Courtisanes. — Reptiles de haute futaie, plats, voraces et rapaces, de l'ordre des Frères quêteurs, famille des Gens de cour, tribu des Budgetivores et des Sinécurophages.

De tout temps, les Philosophes et les Satiristes ont dirigé contre cette vile et pernicieuse engeance, leurs plus sanglantes ironies et leurs sarcasmes les plus amers; voici ce qu'en dit Labruyère: — « S'esloigner des petits, voire de ses pareils et iceux vilainer et despriser, s'accointer des grands et puissants en tous biens et chevances, et en cette cointise et privauté estre de tous esbats, gabs, mommerie et vilaines besoignes; estre eshonté, saffrannier et sans point de vergogne; endurer brocards et gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, cela estre mettier de courtisanes et engendre à iceux, heur et malheur. » — (Labruyère — *Les Caractères*.)

Malheureusement il en est de ces gens-là comme des caffards et des punaises, qui vont toujours croissant et se multipliant, en dépit de tous les Vicat et de tous les Tachet du monde!

« Il faut qu'un courtisan s'incline »

« Et toujours courbe son échine »

« Autant qu'il la peut courber. »

Ainsi parle — ou plutôt chante, dans *Barbe-Bleu*, un des personnages de MM. Meilhac et Ludovic Halévy; et pour ma part lorsque j'en aperçois un le corps ainsi ployé en deux et formant potence, j'éprouve l'indiscrète démangeaison de faire vivement envahir par la pointe de ma botte ses frontières rhémanes.

En quatre mots, les courtisanes sont des êtres méprisables, constamment affamés d'honneurs et assoiffés de

de dignités et totalement dépourvus, en revanche, de dignité et d'honneur.

Courtisanes. — Femelles des précédents; — la seule différence qui existe entre les courtisanes et les-courtsanes, c'est que celles-ci prostituent leur corps et tarifent leurs faveurs, tandis que ceux-là vendent leurs consciences et brochant leurs sentiments.

Les courtisanes forment une innombrable famille qui se subdivise en une foultitude de tribus dont les principales sont: Les Lorettes, — Les Biches, — Les Cocottes et les Grués (*voyez ces mots*).

Cour-tisanes: — La cour, — c'est ce qu'on leur fait quand elles sont jeunes; — les *tisanes*, — c'est ce qu'elles boivent quand elles ne le sont plus.

(A suivre.)

BOUFFON.

THEATRE.

Grand Théâtre Impérial.

Les débuts et les rentrées n'ont pas jusqu'à présent été signalés par les sévérités du public, qui s'est même laissé aller à un délire, sur lequel on me permettra de jeter tout-à-l'heure quelques gouttes d'eau froide.

Parlons d'abord des rentrées:

Mme Sallard a été accueillie avec une profusion de fleurs et de cris d'enthousiasme. — M. Barrielle avec des bravos, — M. Méric avec des bravos mêlés de sifflets: — trois degrés comme on voit.

L'acceptation de M. Barrielle n'était pas douteuse; malgré un timbre trop cuivré, dont la douceur laisse à désirer, cet artiste tient son emploi de basse chantante d'une façon fort satisfaisante, et compense les apâtres de son organe, par des qualités de bon comédien indispensables dans l'opéra-comique.

Mme Sallard s'est trouvée à belle fête, et la modestie dont j'aime à la croire propriétaire, a dû certainement souffrir des ovations exagérées qui lui ont été faites lundi dernier.

Que Mme Sallard ait une voix agréable, qu'elle soit une bonne chanteuse dans l'acceptation courante du mot, — que même, dans certains rôles, elle fasse preuve d'un talent au-dessus de la moyenne, très-bien, je l'accorde, et je suis prêt à l'appuyer de quelques bravos.

Mais qu'on fasse descendre du paradis une avalanche de bouquets sur cette jeune personne, et que des spectateurs s'éraillent le larynx dans un accès de délire communiqué en partie par les romains du parterre, oh non! Ceci dépasse par trop les bornes d'une admiration qui ne saurait être que raisonnable, et alors je dirai aux dilettanti fanatiques: — Si vous gaspillez ainsi votre enthousiasme, vos fleurs et vos poumons, à l'occasion de Mme Sallard, — que vous restera-t-il pour ces reines du chant, chez qui la perfection du style le dispute à la pureté du goût, et dont la voix pliée par l'étude aux difficultés les plus ardues des vocalises, semble se jouer au milieu des triples croches, et tient tout un auditoire suspendu à ses lèvres. — (Vieux style.)

Il vous faudra donc leur jeter le contenu d'une serre chaude, et inventer en leur honneur des cris bizarres et inusités?

Des bouquets à M. Méric, il y a plus d'un étage à descendre; — notre baryton a essayé à son arrivée en scène dans *Lucie*, une bordée de sifflets certainement prématurés, — attendu qu'il n'avait pas encore ouvert la bouche, — mais qui ne présageaient rien de bon pour le succès de sa rentrée. — Cependant l'hostilité s'est calmée peu à peu, puis a disparu presque complètement après l'audition du *Maître de Chapelle*, puisque l'admission de M. Méric a été prononcée avec majorité de bravos. — Doit-on se féliciter de cette admission?

Je n'en jurerais guères: M. Méric, à qui il serait injuste de contester des qualités sérieuses de musicien et de chanteur, est au résumé un artiste un peu terne, remplissant ses rôles aussi consciencieusement que possible, mais incapable de leur donner aucun relief, incapable surtout — je le crains du moins — de suffire à la lourde tâche qui lui est imposée.

On se demande pourquoi nous n'aurions pas un baryton de grand opéra, et un baryton d'opéra-comique; — peut-être la direction aurait-elle bien fait de sacrifier un de ses forts ténors pour remplir cette lacune.

Ce malheureux emploi de baryton est toujours tenu d'une façon défectueuse, ce qui s'explique facilement, car il n'est pas besoin d'être grand logicien pour comprendre que la même voix ne peut pas unir à la vigueur et à la puissance nécessaires au grand rôle de *Guillaume Tell*, l'agilité qu'exige celui de *Barbier de Séville*.

Il en résulte ce qui est arrivé, et ce qui arrivera encore probablement pour M. Méric. c'est qu'applaudi dans l'opéra-comique, il sera — soyons doux... — moins apprécié dans le grand opéra.

Maintenant aux débutants.

M. Sapin, que les lyonnais connaissaient déjà, a une voix franche et vigoureuse qui par son ampleur, se rapproche dans le médium de celle d'un baryton; — le défaut de cette qualité est que la même ampleur ne peut se soutenir dans les régions élevées de la gamme, où la voix n'arrive qu'en chevrottant un peu et en s'éraillant légèrement.

Aussi le public, ou du moins une partie du public qui se laisse surtout séduire par les notes de poitrine vigoureusement lancées, n'a-t-il pas paru accueillir le débutant avec beaucoup de faveur, et des *chuts* assez nombreux sont-ils venus arrêter les applaudissements qui tentaient une manifestation timide.

Il serait cependant regrettable de ne pas accepter M. Sapin, qui sait chanter, et peut tenir un rôle fort convenablement et comme chanteur et comme comédien.

J'ai rarement entendu de ténor léger plus heureusement doué que M. Peschard: sa voix fraîche et pleine de charme a une étendue et une force remarquables, qui permettraient à cet artiste d'aborder tous les rôles du répertoire avec un succès légitime, si l'art du chanteur répondait à la perfection de l'organe.

M. Peschard chante d'une façon agréable et avec facilité, mais je n'ai pas reconnu chez lui cette pureté de méthode, cette netteté de style qui constituent le véritable musicien; on remarque parfois de l'hésitation dans son chant, et un peu de confusion dans les vocalises.

On me dira qu'il faut mettre tout cela sur le compte de l'émotion, ma foi je ne demande pas mieux; seulement ce serait une faute de ne pas signaler les défauts de M. Peschard qui est à même de devenir par l'étude un artiste de premier ordre.

Il sera indispensable par exemple qu'il fasse son éducation tout entière comme comédien; serait-ce aussi l'émotion? mais il se promène sur la scène d'un air embarrassé, débite le poème sans paraître bien le comprendre, et a l'air d'être — quand il ne parle pas — à plusieurs kilomètres de son rôle.

Je l'ai dit au commencement de cet article et je le répète encore, dans l'opéra comique les qualités du comédien sont le corollaire indispensable de celles du chanteur, et notre nouveau ténor — je dis *notre* car son admission est certaine — ne saurait trop s'efforcer de les acquérir.

Il me resterait encore à parler de quelques artistes, notamment de Mesdames Baretti, Gory, Douaut et de M. Roussel, mais le lecteur doit avoir assez de ces appréciations musicales un peu arides, où les mêmes termes reviennent forcément sous la plume, — et nous allons nous reposer une huitaine de jours.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Laplume, Aubrun, Gobe-Mouche et autres. — Laissons-les dormir en paix, il en a assez comme cela.

Prosélyte. — Tu dis vrai, mais pour moi c'est du fruit défendu. — J'ai déjà une patte au traquenard, veux-tu que j'y apporte l'autre.

D. Place Louis XVI. — Je te l'ai dit, il ne vaut pas le fouet. *Va-de-Bon-Cœur.* — Merci, les souscriptions sont défendues et les 10 cent. suffisent pour faire face à tout. Encore merci!

Bon conseil. — L'arbre coupé renait; déraciné il meurt. Tu comprends, on travaille les racines, si le sol qui les nourrit disparaît, il n'y a plus d'espoir.

Bras-de-fer. — Tu en parles à ton aise, tu sais la fable: *Le chêne et le roseau.*

Un ami. — Voyez Godard revu et corrigé; quand aux enfants rachitiques, ils laissent à désirer; on a déjà dû vous le dire, mais on reverra. — Nous attendons un nouvel envoi.

Anastasia-Pampelune. — Si tu es la femme en question, je te plains; n'est-ce pas un mauvais prétexte pour satisfaire ta passion?

Le Gérant, E. THOMAIN.